

UN CHIEN
SUR LA ROUTE

PAVEL VILIKOVSKÝ

UN CHIEN
SUR LA ROUTE

roman

Traduit du slovaque par
PETER BRABENEC

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Cet ouvrage a été publié grâce au soutien du comité SLOLIA, le centre d'information pour la littérature à Bratislava (Slovaquie)

Pour cet ouvrage, le traducteur a bénéficié d'une aide du Fonds slovaque pour le soutien des arts (FPU).

Titre original :

Pes na ceste

© Kalligram, 2010.

Pour la traduction française :

© Libella, 2019.

ISBN: 978-2-7529-1188-9

*Je ne sais toujours pas si je suis le
premier homme ou le dernier chien.*

YURI GAGARINE

C'est ainsi que Jimmy Smith joue de l'orgue Hammond : un long glouglou feutré et puis, tout à coup, un cri perçant. Les vannes s'ouvrent, les hurlements déferlent, l'un après l'autre. Des jurons sauvages, comme quand on se donne un coup de marteau sur le doigt. Et de nouveau ce bouillonnement feutré sous le couvercle... mais nous ne nous laissons plus abuser. Nous attendons, en suspens, le prochain débordement, même si, peut-être, il n'y en aura plus.

C'est la musique. La fureur évoque quelque chose de violent, physique : des convulsions du corps, des moulinets des bras. Ici, il n'y a que des mouvements délicats des doigts. Du doigté. Tous les canons, toutes les lois du rythme, de l'harmonie sont respectés. De la fureur, oui, mais contenue. C'est peut-être pour cette légèreté, cette élégance avec laquelle il peut se mettre en fureur que certains critiques musicaux considèrent l'orgue Hammond comme un instrument qui pousse aux effets faciles. Pour que les musiciens puissent frimer. Mais alors que dire des râles qui s'échappent du saxophone... et des hoquets sans paroles dans le chant d'Elmore James, comme s'il ne savait pas bloquer à temps le ton dans sa gorge ? Et qu'en est-il

des gémissements des joueuses de tennis à chaque coup de raquette? Excès de pression, c'est cela.

Pour la première fois on en est venu à parler de Thomas Bernhard à Brandalm, une ferme haut perchée qui, en ces temps nouveaux, s'était convertie en restaurant d'altitude. Il y a beaucoup de tels pâturages, «*alms*», disséminés sur les versants de Pongau, mais seul Brandalm offrait une vue qui embrassait toute la vallée et là-bas, comme me l'a fait remarquer mon hôte, se trouvait, tapi derrière le virage, Schwarzach-Sankt Veit où Thomas Bernhard jeune était venu faire une longue cure.

Début mai, c'était une des plus belles vues au monde. Nous étions assis sur un banc de bois, avec un ciel haut et bleu au-dessus de nous, et tout autour s'étendaient les Alpes, les unes derrière les autres, et puis encore des Alpes – il y en avait tellement qu'on a dû leur donner des noms différents pour ne pas les confondre –, et je me suis souvenu d'une phrase de Bernhard: «*Quand on regarde sans arrêter cette montagne, on ne peut que devenir fou ou se mettre à écrire.*» Au début je ne l'avais pas comprise.

Thomas Bernhard... ce sont, à vrai dire, deux prénoms. Et pas tout à fait ordinaires, plutôt aristocratiques, bons pour la crème de la société internationale. Avec un tel nom il aurait du succès à Paris, Londres, Genève et même New York. Rien que la distinction de ces deux «*h*» snobs, soufflés d'un nez hautain! Thomas Bernhard m'attirait depuis le début, même quand je ne savais encore rien de lui, comme un mystère, comme si son nom était un mot de passe, une formule magique. Par hasard j'ai vu à la télévision autrichienne un acteur qui crachait un monologue de Bernhard avec une telle véhémence que je me suis pris, instinctivement, à m'essuyer les postillons du visage. Un théâtre fascinant, mais je n'aime pas le théâtre: qu'est-ce qui revient

au metteur en scène, et au comédien, et à Bernhard? Quand à la fin j'ai pu avoir son livre, j'ai été à la fois excité et déçu. Ou bien peut-être agacé et enthousiaste, je ne sais pas bien. Mais toujours autant sous le charme. Je le dirai ainsi : parmi les écrivains que je n'aime pas, Thomas Bernhard est mon favori.

C'est comme si le monde avait deux jours : un pour là-bas, dans la vallée, entre les maisons, scandé par le clocher de l'église en heures et minutes, et un autre, ici en haut, sur l'alpage inondé de soleil, beaucoup plus spacieux, sans limites. Un jour pléthorique, avais-je l'impression, et pourtant un et indivisible malgré les vaines tentatives de ceux d'en bas de le morceler et de trouver un nom pour chaque portion. J'aurais pu y rester assis pendant longtemps, mais c'était impossible. Une obligation, la raison de mon invitation, m'attendait en bas : je devais prononcer une conférence.

Ce n'était pas ma première conférence à l'étranger, je savais déjà ce qui suivrait. En haut, à Brandalm, quand la conversation s'arrêtait un moment, je pouvais n'être personne. Oublié de moi-même, l'état le plus délectable qui soit. En bas, dans la ville, dans la salle louée à l'association culturelle par la succursale locale de la banque, je ne serai pas moi-même, M. Untel, bien que ce soit écrit sur l'affichette. Je serai le Slovaque. Ce n'est pas une objection, juste une constatation. On n'y coupe pas, tout simplement. Combien de Slovaques a-t-on pu déjà rencontrer à Pongau

et combien y ont fait une conférence? Moi, je connaissais les Autrichiens par la télévision. Jadis, leur vie politique m'était plus proche que la nôtre, je m'y sentais chez moi, car qui voudrait avoir un chez-soi fait uniquement de façades Potemkine? J'aimais bien Bruno Kreisky quand il disait *meiner Meinung nach* d'une voix de basse dans laquelle on pouvait s'enfoncer comme dans un oreiller, je suivais avec émotion les problèmes qu'il avait avec «son prince héritier» Hannes Androsch et je comprenais ses réticences à présider un gouvernement de coalition, même si je n'avais aucune idée des difficultés que cela pouvait présenter car de ma vie je n'avais connu aucun gouvernement de coalition. Il a perdu quelques points le jour où il a désigné Johannes Mario Simmel comme son écrivain préféré. Mais bon, personne n'est parfait. J'observais avec méfiance la jovialité de curaillon du chef syndicaliste Benya, je regardais avec compréhension le visage de paysan inquiet du chancelier Sinowatz et je m'émerveillais devant le dandy américain, une fossette d'enfant gâté au menton, qu'était Franz Vranitzky. Il fut un temps où je regardais même l'émission du médiateur de la République, surtout quand elle était présentée par Helmut Zilk. Personne n'apprécie ce type de duel oratoire mieux qu'un spectateur qui vit dans un pays où toute opposition au gouvernement est considérée comme un blasphème. L'émission tardive *Club 2* était un vrai régal, et très instructive: un sujet débattu par plusieurs personnes aux opinions variées, souvent opposées. Le sujet pouvait être pour nous abstrait, sans intérêt, mais cela n'avait pas d'importance; les invités, eux, étaient toujours intéressants. J'aimais bien les Autrichiens. Je savais qu'il y en avait de toute sorte. Je n'ai jamais eu l'idée de les considérer comme une nation.

Dans la salle il y avait vingt ou trente auditeurs. Pour une

ville de dix mille habitants cela faisait beaucoup de curieux pour voir le Slovaque. Ils étaient tous gentils et chaque fois que mes paroles leur faisaient déduire que, même chez nous, deux et deux font quatre, ils souriaient avec bonheur. Un soulagement de voir que nous avions quand même des choses en commun. Je ne leur en voulais pas ; c'était naturel, pour eux j'étais le Slovaque – en Zambie ou à Singapour, je serais l'Européen et, sur la Lune, l'homme tout simplement. Je ne me plains pas, absolument pas ; bien au contraire. Ils étaient très aimables avec moi, comme avec quelqu'un qui n'est peut-être pas tout à fait responsable de son handicap. Je les aimais bien, tous. J'admirais qu'une petite ville de province puisse faire fonctionner, avec l'aide financière de l'État et de ses habitants, une association culturelle qui invite des conférenciers, des écrivains et même des orchestres de chambre de l'étranger. Nous n'en sommes pas encore là en Slovaquie et, si cela ne dépend que de nous, nous n'y arriverons probablement jamais. Nous n'avons pas ces besoins-là, pas la peine de faire semblant. Seulement, comment faire alors le Slovaque à l'étranger ! Comment dissenter là-bas sur le positionnement de notre culture !

Après la conférence, les organisateurs m'ont amené à l'hôtel pour continuer la discussion en petit groupe et là-bas, autour d'un verre de bière ou de vin, je suis devenu un des leurs, au point qu'ils se sont mis à parler entre eux de leurs propres affaires. Seul un certain Gröbl, originaire de Kittsee, près de la frontière slovaque, s'est intéressé à moi par nostalgie. Pour lui je représentais un souvenir, plutôt qu'une curiosité. Il me confia qu'étant jeune, il avait fait son service militaire dans la tour en béton au-dessus du Danube : il écoutait les communications militaires, et je ne sais quelles autres. Dans ma naïveté j'avais toujours pensé que cette tour était un vieux château en ruine et donc, après

coup, j'étais content que les démocrates autrichiens aient su rendre à nos communistes la monnaie de leur pièce : œil pour œil, oreille pour oreille ! Par conséquent, en tant que Slovaque je ne pouvais pas surprendre M. Gröbl ; sauf peut-être par ma conférence, car dans cette tour ils n'avaient pas écouté les conférences. Mais ce ne fut pas le sujet de notre discussion, la culture était restée oubliée dans la salle vide de la succursale bancaire. Nous nous occupions à présent de choses plus tangibles, plus terre à terre : le vin et les souvenirs.

Le lendemain matin l'aimable M. Gröbl me conduisit en voiture à la gare. Il ne m'accompagna pas sur le quai et ne put donc voir que je n'étais pas monté dans le train de Vienne mais dans un autre, qui m'emmenait en sens inverse.

Presque tous les pays que j'ai pu voir sont beaux. Après la chute des barbelés je me suis mis à voyager, non pas dans les lointains pays exotiques, mais seulement dans l'Europe plus ou moins proche. Avec une préférence pour l'Europe des alentours. Parfois je voyageais comme Slovaque, parfois en privé comme M. Untel, pour devenir, dans ces lieux autres et inconnus quelqu'un d'autre et d'inconnu, ou au moins pour m'oublier. La première chose je ne l'ai jamais réussie, la seconde parfois. J'aurais aimé vivre un moment dans n'importe lequel de ces lieux, mais c'étaient des lieux – cartes postales; les hommes n'y jouaient aucun rôle. Quant aux hommes, je savais juste que les réceptionnistes, les vendeuses ou les serveurs étaient courtois envers les étrangers. Cela me suffisait. Je ne creusais pas trop la question pour savoir si c'était du calcul ou de l'hypocrisie; je barbotais dans leur radieuse bienveillance, sans plus.

Un tel bain à remous m'était rarement permis chez moi. Mais je n'ai jamais envisagé de pouvoir vivre ailleurs. Je m'étais habitué à mes concitoyens slovaques, et j'avais même appris à faire un avec eux. En d'autres termes, je m'étais habitué à être Slovaque.

Je ne crois pas que les nations aient des qualités innées, ce n'est qu'un paresseux raccourci de la pensée. Prenons n'importe quel individu; en lui-même, intérieurement, il n'a rien de national et, tout compte fait, une nation n'est constituée que d'individus. Génétiquement nous héritons de dispositions physiques et psychiques; par contre, nous ne naissons pas avec une nationalité, nous l'acquérons. C'est ce qui nous entoure – oui, de très près, mais de l'extérieur quand même.

Seulement qu'est-ce que cela signifie, de l'extérieur? Les petites nations c'est comme un autobus bondé, si vous voulez arriver à destination en bon état, vous devez vous adapter aux autres voyageurs. Vous devez pencher avec eux, du même côté; vous devez faire attention à ne pas leur marcher sur les pieds, à ne pas donner des coups de coude dans les têtes, à ne pas faire filer les collants avec votre cartable. Au bout d'un moment cette harmonisation se fait automatiquement et devient une habitude. Parfois, quand le chauffeur conduit comme s'il transportait du bétail, nous voyons même s'installer une ambiance collective, un esprit de solidarité. Tous unis dans la même expérience. Mais une fois sur le trottoir, sur la place ou sur le pré... à Brandalm, quand vous vous affranchissez de cette intimité imposée, vous respirez en toute liberté, vous vous étirez, vous vous mettez à marcher avec élan en gesticulant avec les bras. Certains pourraient taxer d'hypocrite votre comportement, mais tant pis; ce qui est désagréable c'est quand en vertu des habitudes inconscientes on entreprend de vous remettre de force dans l'autobus dont vous venez de sortir avec soulagement.

Le costume peut être national, la slivovitsa ou bien le bâton de Pâques et sa cocarde aussi, encore que souvent dans des variantes régionales. Ce qui, à mon avis, est le plus

national ce sont les associations et les réflexes que nous évoquent certains mots ou situations. On nous demande de montrer le doigt et nous craignons tout de suite qu'on veuille nous prendre la main tout entière. Et si on voulait nous engraisser juste pour ensuite nous pousser dans le four? Nous ne connaissons qu'une seule réponse à cela : puisque vous nous avez rôtis, vous nous mangerez maintenant! Mais faites attention : que le loup soit rassasié et le mouton reste entier!

Je ne suis pas un lecteur très attentif, j'avale le texte sans réfléchir et toutes sortes d'informations me passent entre les dents, mais je ne me souviens pas d'avoir vu que Thomas Bernhard ait parlé de la nation autrichienne. Si, une fois quand même, je crois, il dit qu'il aime la nation autrichienne puisqu'il en fait partie lui aussi. Une raison singulière pour aimer, n'est-ce pas ? Par contre les Autrichiens, en tant qu'individus, et l'Autriche, comme pays et État, en prennent pour leur grade à chaque page. Je ne pense pas qu'il en ait voulu spécialement aux Autrichiens, seulement c'est eux qu'il rencontrait le plus souvent – il aurait buté à chaque pas sur des Slovaques, ceux-ci l'auraient mis en colère encore plus. Car Thomas Bernhard est constamment en pétard. Il considère le monde comme une offense envers sa personne. Il se sent offensé par le fait que les gens qu'il doit fréquenter ne sont pas exceptionnels comme lui. Attention : l'idée qu'il était exceptionnel ne reposait pas seulement sur sa propre conviction – nous nous trouvons, pour usage personnel, tous exceptionnels comme lui, seulement nous sommes embarrassés pour le faire savoir. Non, nous avons assez de preuves objectives de l'exception de

Bernhard. Il s'agit seulement de voir quel usage il fait de cette conviction, de son inébranlable foi.

Être un enfant illégitime, en Autriche dans la première moitié du vingtième siècle, ou se retrouver à dix-huit ans à l'hôpital avec une maladie grave, presque incurable, ce n'était certainement pas courant. Mais les situations exceptionnelles ne signifient pas pour autant que ceux qui y participent sont exceptionnels aussi. Quand j'avais dix ans je me suis piqué avec un clou rouillé et la petite blessure a mûri secrètement, sans crier gare, jusqu'à se transformer en septicémie. C'était pendant les vacances et je me suis retrouvé, par un concours de circonstances, à l'hôpital où j'étais né. Il n'y en avait pas d'autre à cet endroit. Peut-être les médecins s'en sont-ils souvenus car ils m'ont fait la faveur de m'endormir avant de m'opérer – j'ai compté jusqu'à cinq et je n'y étais plus. À mon réveil j'avais la main bandée et on m'a reconduit, encore à moitié assommé, vers un lit dans une grande chambre d'hôpital où s'en trouvaient une vingtaine d'autres, je crois. C'est là que j'ai passé les dix jours suivants car le traitement consistait à m'administrer, toutes les trois heures, une piqûre de pénicilline, un remède miracle relativement nouveau à cette époque.

Je ne veux pas comparer mon expérience d'hôpital avec celle de Bernhard – en fait si, mais pas dans la durée, ni dans la gravité; ce qui m'intéresse c'est la différence dans notre rapport à cette expérience. Quand Thomas, des années plus tard, se souvient de son séjour à l'hôpital il formule un tas de critiques sur les médecins, les infirmières, les traitements utilisés et aussi sur le comportement envers les patients. Moi je n'ai pas eu l'idée d'une chose semblable. Je ne sais pas si ma septicémie, si elle avait été négligée, aurait pu être mortelle mais je pense que pour un enfant la mort n'est qu'un mot, le nom pour une aventure spéciale. Il s'imagine

que la non-existence est un acte difficile, compliqué que ne peuvent accomplir que les adultes. Non, je n'avais pas peur de la mort et je dirais qu'à l'époque, même Bernhard ne comptait pas avec elle alors même que toute sa famille craignait le pire et que sur les lits voisins des gens mouraient. Il n'a compris la gravité de son état qu'après coup sinon il n'aurait pu remarquer tous les détails qu'il mentionne, des années plus tard, dans ses textes avec une indignation encore fraîche. Tout simplement, il n'envisageait pas la possibilité d'une fin, il l'avait exclue de ses considérations et c'est peut-être grâce à ce détachement presque dédaigneux qu'il s'est tiré d'affaire, pour ainsi dire grâce à ses bretelles, et est revenu parmi les vivants. Il a fait peur à la mort – c'était, comme je l'ai dit, un homme d'exception.

Moi non. Pour moi, séjourner à l'hôpital était une expérience nouvelle et excitante. J'avais bien été hospitalisé avant, mais j'avais à peine un an et je ne m'en souvenais pas. Cette fois-ci je me suis retrouvé dans une pièce spacieuse avec deux rangées de lits face à face. Il n'y avait que des hommes adultes, j'étais le seul enfant. C'était, dans le cadre de mes expériences, une situation exceptionnelle, mais moi je ne me voyais absolument pas comme quelqu'un d'exceptionnel. Ridicule, peut-être, dans le pyjama et la robe de chambre d'hôpital, mais cela ne me tracassait pas trop non plus, puisque tout le monde portait les mêmes. Je n'aurais jamais pensé mettre en doute, même en rêve, que les médecins faisaient tout pour me guérir et que leur diagnostic et le traitement adopté étaient justes. Tout compte fait, après l'opération le traitement consistait en une seule chose : me gaver de piqûres comme une oie. Bientôt j'eus les cuisses parsemées de points rouges comme si j'étais tombé dans un nid de guêpes. Mais je n'avais aucune objection à ce sujet non plus, bien au contraire, j'étais content que la

bonne sœur (à l'époque il y en avait encore) ne me fasse pas de piqûres dans les fesses – sous le pyjama d'hôpital je gardais mon slip –, ainsi ma pudeur n'était pas mise à l'épreuve. Avec le temps, la procédure est devenue automatique au point que, la nuit, l'infirmière ne me réveillait plus pour me piquer. Quelquefois l'intervention ne réussissait pas tout à fait et la douleur me réveillait mais je n'avais pas de rancune envers l'infirmière; elle ne me voulait que du bien. Tout le monde me voulait du bien, j'en étais persuadé.

Pourtant je me suis permis, par deux fois, de transgresser le règlement de l'hôpital. Ou plutôt de le contourner car il ne s'agissait pas d'une révolte directe, ce n'était qu'une discrète espièglerie. Au bout de deux jours je suis allé en chirurgie pour qu'on me change le pansement. J'ai attendu longtemps avec d'autres patients et quand j'ai pu enfin entrer dans la salle de chirurgie j'ai dû assister au pansement d'un moignon de jambe récemment amputée au-dessous du genou. La plaie, sur les bords, se gonflait de sang et était traversée, au milieu, par de gros points de suture. Je n'avais jamais vu une chose pareille, même pas chez le boucher. À l'époque la viande fraîche était une denrée rare et pour l'obtenir il fallait faire la queue. Les murs et le plafond de la salle étaient en verre opaque et, en ce jour chaud d'été, il y faisait lourd. Quand ce fut mon tour et que je vis comment on enlevait la gaze des trois incisions de ma paume, ma tête a chancelé – je n'imaginai pas tout ce qui se cachait en moi – et je me suis demandé, tout étonné, si je n'allais pas tomber dans les pommes. Le médecin a dû se demander la même chose car il m'a dit de m'allonger sur la toile cirée blanche et froide. J'ai finalement résisté à l'appel de la pâmoison mais je n'y suis plus retourné, par précaution, sauf le dernier jour, avant de quitter l'hôpital, pour qu'on me remplace le bandage sali.

La deuxième infraction dont je me rendais coupable c'était de me sauver de l'hôpital entre deux piqûres, tel quel, en pyjama, robe de chambre et pantoufles. Je restais un moment dans l'embrasure de la porte ouverte comme si j'admirais les voitures qui passaient de temps en temps dans la rue, puis, après avoir bien regardé si personne ne m'observait, je partais, sur le trottoir poussiéreux, chez ma grand-mère qui habitait tout près. Ma grand-mère n'était pas très drôle, elle préférait gronder plutôt que caresser, mais on se sentait bien dans sa cuisine, à côté du vieux buffet décoratif et des publicités émaillées pour les produits du Dr. Oetker et la chicorée Franck; et puis, ça n'empêchait pas le phénol et je pouvais même avoir quelque friandise, au moins des groseilles rouges ou à maquereau du jardin. Peu à peu je me dégourdisais et je passais la porte avec entrain, sans hésitation mais je n'ai pas douté un seul instant que l'interdiction de quitter l'hôpital était une bonne chose pour les patients et dans leur intérêt, et je me suis toujours appliqué à être de retour dans mon lit au moment des piqûres. L'hôpital était un monde à part, spécial, mais j'étais persuadé qu'il était bon et juste.

Certes, j'étais plus jeune que Bernhard, seulement de quelques années, mais à cet âge cela compte. L'enfant est confiant, et de toute façon, avec ses connaissances sur la santé et la médecine il n'a pas le choix. De plus, si ma mémoire est bonne, personne n'est décédé dans notre chambre. En revanche, il y a eu, sur un lit au bout de la pièce, un homme qui s'était fait opérer des hémorroïdes; il était couché à plat ventre et n'arrêtait pas de hurler et de pleurnicher, même la nuit. Par moments on pouvait comprendre dans ses gémissements qu'il maudissait le moment où il s'était laissé embarquer dans cette opération et, comme si ses jérémiades n'étaient pas un argument suffisant, il